

## 6 mai 1968

Se faufiler parmi les manifestants. Ne pas se laisser piétiner par la foule. Accélérer le pas pour arriver la première. Elle veut voir l'homme avant qu'il ne l'identifie. Pour le jauger. Estimer s'il est digne de confiance. Martha pense qu'il l'est. C'est pour ça qu'elle a accepté de le rencontrer. Mais elle reste méfiante. Un Allemand, a-t-elle dit. Il a des révélations à faire. À propos de la guerre. C'est justement ce qu'elle tente d'oublier.

Auschwitz<sup>1</sup> lui a tout pris. Sa famille. Son identité.

Et maintenant, un inconnu ose venir perturber l'équilibre qu'elle a mis plus de vingt ans à trouver.

Est-ce un hasard si le rendez-vous a été fixé près de Saint-Lazare en pleine manifestation étudiante ?

La vie lui a appris à se méfier de tout. Un peu trop peut-être. Mais qui pourrait l'en blâmer ?

Plus qu'une rue et elle sera face au café du rendez-vous. L'horloge de la gare affiche quinze heures trente. Elle a

---

1. Se trouve entre Cracovie et Katowice dans une région rattachée à la Haute-Silésie. Le projet de sa mise en place remonte à 1940 comme en atteste un rapport de la direction générale SS du 25 janvier 1940. Pendant l'été 1941, Rudolf Höss reçoit d'Himmler l'ordre d'aménager son camp en vue de « la solution finale pour la question juive ». En octobre 1941 commence à trois kilomètres au NO du camp central (Stammlager) la construction d'un complexe de dimension phénoménale : 250 baraques (blocks) pouvant contenir 200 000 déportés. Deux maisons de paysans qui subsistaient du village polonais seront aménagées en chambres à gaz. Cette annexe prendra le nom de Birkenau.

une bonne demi-heure d'avance. Espérons qu'il n'est pas déjà là. Un rapide coup d'œil à la terrasse la rassure. Elle s'installe non loin, sur un banc d'où elle pourra surveiller l'entrée du café. Elle lève la tête vers le ciel azur, inspire profondément comme si elle s'apprêtait à plonger dans une piscine, et ferme les yeux.

*« Allez, mon vieux, viens maintenant. Je suis prête. Je t'attends. »*

# 1

## *4 juillet 1943*

Aujourd'hui après la séance, on nous a laissées seules au block<sup>1</sup> 10. Nous étions cinq. Trois de moins qu'hier. Chaque jour, certaines d'entre nous périssent sur la table. Ça ne leur pose pas de problèmes. Quotidiennement, des convois arrivent avec à leurs bords des centaines de nouveaux sujets potentiels pour leurs expérimentations. Parfois, je les vois aller faire leur marché parmi les nouvelles arrivantes. Des femmes juives ou tziganes, âgées de vingt à quarante ans, mères d'un ou plusieurs enfants : voilà ce qu'ils recherchent.

Ce matin, le docteur Clauberg<sup>2</sup> m'a injecté une solution dans l'utérus. Comme hier, j'ai été parcourue par une violente douleur avant même qu'il n'ait eu le temps de retirer la seringue. Je brûlais de l'intérieur comme si mes organes étaient rongés par de l'acide. Mon cœur s'est mis à cogner si fort que j'ai cru qu'il allait exploser. Le supplice était tel que je n'ai pu retenir un hurlement. Ce cri de

---

1. Baraquement.

2. À Auschwitz, il mena de nombreuses expériences sur les femmes détenues visant à trouver un moyen de les stériliser. Insensible aux pertes humaines, les déportations lui apportent chaque jour de nouveaux cobayes pour ses expérimentations. Arrêté par les alliés en 1945, il sera jugé et condamné en 1948 en URSS mais il rentrera libre en RFA en 1955. Arrêté au mois de novembre de la même année à la suite d'une plainte déposée par une association juive, il décédera en août 1957 quelques semaines avant son procès.

bête que l'on tente d'abattre l'a agacé et il m'a envoyé un solide coup de poing sur le visage pour me faire taire. Ensuite, c'est le trou noir. J'ai dû perdre connaissance. Quand j'ai repris mes esprits, il était parti. Sous mes côtes, le battement reprenait péniblement sa cadence habituelle. J'avais survécu. Encore une fois. La jeune femme allongée à ma droite n'a pas eu cette chance. J'ai parcouru la pièce du regard. Nous étions seules. Il devait nous croire toutes mortes.

Je m'apprêtais à vérifier si mes jambes répondaient toujours quand quelqu'un est entré. Pas un SS ni un médecin : un kapo<sup>1</sup>. Je ne l'avais jamais vu auparavant. Dans un coin de la salle, il a déposé un carton puis est ressorti sans même avoir porté un regard sur nous. J'ai attendu. Plus personne ne venait. Péniblement, je me suis hissée sur mes avant-bras et, malgré la douleur toujours présente en moi, je suis parvenue à me mettre debout. Je me suis approchée du carton. La faim, mon inséparable compagne, me guidait. Il y avait peu de chance pour que quelque chose de comestible se cache à l'intérieur mais, au milieu des fioles remplies d'acides, j'espérais trouver une solution glucosée ou n'importe quoi d'autre qui puisse, pour un instant, calmer mon estomac. J'ai jeté un œil du côté de la porte puis, fébrilement, j'ai tenté de détacher l'adhésif. Avec mes ongles, je grattais le carton mais rien ne lâchait. J'avais mal, j'avais faim et l'énervement a pris le dessus. Le bout de mes doigts devenait rouge à mesure que mes ongles s'effritaient sur l'objet de mes convoitises. Soudain, comme par miracle, j'ai vu briller le bistouri oublié sur la table des instruments. Je me suis prestement emparée de l'objet pour découper l'adhésif et j'ai enfin pu soulever le dessus du carton. L'excitation

---

1. Détenu responsable d'un kommando. Il porte un brassard avec un « c » indiquant son rôle. Suivant la taille du groupe, il pouvait y avoir des ober-kapo et under-kapo.

était à son comble quand j'en ai découvert le contenu. Hélas pour moi, il ne renfermait que de simples carnets. Aucun sérum, aucune seringue, pas de trace de matériel expérimental. Uniquement des carnets. Semblables à celui qui ne quitte jamais la blouse de mon bourreau. Déçue par ces efforts inutiles, j'en ai profité pour m'en organiser<sup>1</sup> un avec quelques crayons. Mon cœur battait la chamade tellement j'avais peur qu'il ne s'en aperçoive. J'ai réussi à le dissimuler sous ma blouse et suis parvenue à le ramener jusqu'à l'endroit où ils nous entassaient. J'avais agi par instinct. Sans savoir pourquoi je volais ce carnet. Pour braver l'interdit sans doute, résister à ma manière à leurs atrocités. Ce n'est que bien plus tard quand, allongée sur ma paillasse j'essayais entre deux vomissements d'oublier la douleur qui faisait toujours rage dans mes entrailles, que j'ai décidé d'en faire mon journal. J'allais y consigner tout ce que je subirais, tout ce que je ressentirais. Pour m'aider à ne pas devenir folle. Pour tenir. Jusqu'au bout. Car il faut survivre. Pour les garçons. Pour Hannah. Pour conserver un peu de dignité, d'humanité, d'espoir.

Je m'appelle Sarah Lindbergh, j'ai 29 ans et je suis Juive. Je me suis fait arrêter à Paris le 15 mai 1943 avec mon mari et mes deux fils. Après plusieurs semaines à Drancy, nous sommes arrivés au camp d'Auschwitz par le convoi n° 55.

---

1. Dans le langage du camp, cela signifiait voler quelque chose.



## 2

Josef Meyer se souvenait très bien de la première fois où il avait rencontré Hermann Schüller. C'était peu après son arrivée dans cet endroit qu'il a toujours eu beaucoup de mal à nommer tant ce qu'il y découvrit dépassait l'entendement.

Un matin d'avril 1943. Le 9 exactement. Il faisait beau ce jour-là. Pas un nuage et un magnifique soleil printanier inondait la ville d'une lumière blanche et douce. Pour un peu, on aurait même pu entendre les oiseaux chanter. Si tant est qu'ils en aient eu encore envie.

Le temps. C'était bien la seule chose agréable. Comme pour tenter d'apporter un peu de bonheur et d'humanité à leur quotidien. Il suffisait, hélas, de baisser légèrement les yeux pour que tout redevienne gris, noir, horreur et damnation. Et encore Josef Meyer avait de la chance : il restait à l'extérieur. Là où tout était encore supportable. Mais là-bas, à quelques centaines de mètres à peine, derrière ces murs et barbelés... C'était leur aire de jeux. L'arène. Le centre de mise à mort. Et comme pour prouver aux internés leur volonté de les aliéner tous, ils

avaient eu l'audace d'ajouter cette inscription à l'entrée :  
« *Arbeit macht frei.* »<sup>1</sup>

Pour qui avait-elle été installée ? Les détenus ? Parce que seule la mort pouvait leur rendre leur liberté. Ou les SS ? Pour les assurer du bien-fondé de leur action. Leur donner bonne conscience. On n'était pas à une manipulation près. Josef Meyer a beaucoup médité là-dessus à l'époque. Les entretiens qu'il menait avec les soldats allemands l'ont d'ailleurs aidé à en apprécier la portée. Et celui qui en avait ordonné l'installation, à Dachau d'abord, et Auschwitz ensuite, était loin d'être fou. Des fous justement, en tant que psychiatre, Josef Meyer en avait rencontré quelques-uns avant son arrivée. Mais là, c'était à une autre espèce d'êtres humains qu'il était confronté. Devant lui allait se jouer un spectacle des plus cruels et horribles que l'homme pouvait mettre en place mais ceux qui en étaient les principaux protagonistes ne pouvaient se cacher derrière une étiquette de fou.

Hermann Schüller n'en était pas un lui non plus. Il faisait même partie de ceux qui l'étaient le moins. Si Josef Meyer se souvenait avec autant de précision de leur rencontre, c'est que les événements le touchèrent personnellement, ce jour-là et devaient radicalement changer le cours de son existence à tout jamais.

La nouvelle arriva peu avant qu'il ne prenne son service du matin. Par courrier. Rudolf Höss<sup>2</sup> le lui avait apporté lui-même alors qu'il s'apprêtait à quitter ses quartiers. Le message provenait de l'hôpital civil de Berlin. Des sueurs

---

1. « Le travail rend libre. » C'est Rudolf Höss qui ordonna l'installation de cette pancarte d'abord à Dachau et par la suite à l'entrée d'Auschwitz.

2. Commandant du camp d'Auschwitz. Il joua un rôle de premier plan dans le génocide des Juifs, notamment avec l'introduction du zyklon B dans les chambres à gaz et la construction de nouveaux crématoires dans le but d'augmenter les capacités d'extermination du camp.



froides lui traversèrent instantanément le corps. Il avait compris. Il ne pouvait s'agir que de quelque chose de personnel. Il crut défaillir. Subitement sa poitrine en proie à de fortes palpitations lui martela le cœur. Ses mains se mirent instinctivement à trembler. Ses jambes ne le portaient plus. Il remercia le lieutenant-colonel<sup>1</sup> puis il eut une pensée pour sa femme. *Qu'est-il arrivé, Angela ? Dis-moi que tout va bien.* Sur le papier blanc, il avait reconnu le tampon de l'hôpital dans lequel il avait exercé durant de nombreuses années avant d'arriver en Pologne. Par le passé, il avait lui aussi utilisé ce type d'enveloppe à une ou deux reprises. Il savait pour quelles occasions on les réservait. Il en retira fébrilement le carton et les mots apparurent enfin...

*« Monsieur, votre fille Lily Meyer est décédée cette nuit à 3 h 46 des suites de la tuberculose. Sincères condoléances. »*

Il lâcha le courrier et se laissa tomber sur sa chaise. Glacé jusqu'au sang, il prit sa tête entre ses mains comme pour l'empêcher d'exploser. Il avait envie de hurler. Peut-être l'a-t-il fait d'ailleurs. Il aura besoin d'y croire. Comment aurait-il pu la laisser partir sans rien dire ? Sans lui dire au revoir.

La guerre lui aura aussi pris ça.

Il était là, assis derrière son bureau, figé, le regard dans le vide avec cet immense chagrin qui ne pouvait sortir. Il ne saurait dire combien de temps il resta ainsi. Immobile. Tout ce qui se passait autour de lui n'avait soudain plus aucune importance. Il venait de perdre l'être qu'il avait de plus cher et il ne pouvait laisser son chagrin s'exprimer.

---

1. *SS-Obersturmbannführer* : officier SS commandant de camp.